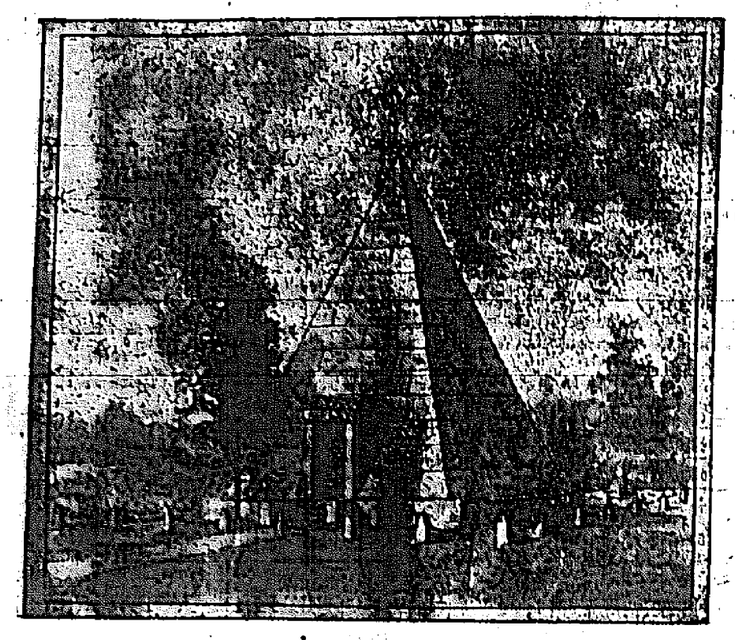

MAUSOLEE PYRAMIDAL.

Un journal de Milwaukee, la "Sentinelle", annonce que le Mausolée qui va être construit pour A. Ripley, d'Oshkosh, Wisconsin, sera du pur style d'une pyramide égyptienne et en granit de l'Etat.

L'entrée sera marquée par un portique en saillie dont le chapiteau portera des fleurs de lotus sculptées.

La pyramide aura environ 30 pieds de côté à la base et une hauteur de 33 pieds.

A l'intérieur, garni de granite du Wisconsin, poli il y aura place pour vingt cercueils.

TEMPERATURE

Du 8 octobre 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	76	24
Midi.....	80	27
3 P. M.....	80	27
6 P. M.....	80	27

FORCE À LA LOI.

Ce que les esprits clairvoyants avaient prévu, ce que les honnêtes gens de toutes les classes redoutaient vient d'arriver. L'ordre a été troublé, la loi violée, l'autorité publique méconnue.

Nous nous sommes trouvés un instant à la merci de la violence. La police a voulu agir, on lui a fait ouvertement résistance.

Il y a eu lutte, lutte sanglante entre les représentants de la loi et ceux d'un parti qui voulait imposer ses volontés à la communauté.

Ce parti a pu un instant croire qu'il allait remporter la victoire; mais il se trompait de date; il se trompait surtout sur les personnes qui ont l'autorité en mains et ont pour premier devoir de faire respecter l'ordre public.

Il ne s'agit nullement ici de savoir qui, de la compagnie des chemins de fer ou de l'union des Carmen, a tort ou a raison. C'est affaire à régler entre les deux parties adverses.

L'autorité au fond, n'a rien à y voir. Mais il y a un service public qui doit être accompli et il faut qu'il le soit à tout prix.

Il y a un ordre public qui doit être maintenu, et il faut qu'il le soit à tout prix, également.

On ne peut se plaindre ici des impatiences de l'autorité. Elle a fait, au contraire, preuve d'une patience, d'une longanimité que l'on n'avait pas droit d'exiger d'elle.

A plusieurs reprises, elle a essayé de faire reprendre le service des chemins de fer; chaque fois on l'en en a empêchée par la violence.

Il y a un terme à tout, même à la patience de notre maire. S'il agit, s'il fait usage des pouvoirs que lui donne la loi, c'est qu'il y est forcé par ceux-là mêmes qui ont abusé de sa longanimité.

Il est impossible qu'une grande ville comme la nôtre reste plus longtemps la victime des excès qui viennent de se commettre. Il faut que force reste à la loi et que l'on mette un terme au régime de violence qui règne en ce moment. On a trop oublié que, à côté et au-dessus des intérêts de ceux-ci ou de ceux-là, si légitimes qu'ils paraissent être, il y a ceux de la communauté qui priment tous les autres. Il est temps que ces derniers se fassent entendre, respecter et obéir.

Nous ne pouvons donc qu'approuver la conduite du maire, quand il fait appel au gouverneur Heard, pour lui demander l'assistance de la milice de l'Etat pour résister aux entreprises criminelles des fauteurs de désordre.

Le règne de la loi, voilà ce que nous demandons, rien de plus, rien de moins, et nous félicitons et remercions le maire Capdevielle d'avoir ainsi compris ses devoirs de chef de la communauté.

L'ARBITRAGE.

Quand on commence à étudier sérieusement cette grave question des grèves, entendue dans son sens le plus général, prise dans son application la plus étendue, on reste tout d'abord stupéfait de l'absence presque complète de législation, pour régler la matière.

Depuis une cinquantaine d'années, la société industrielle s'est complètement transformée. Il n'y avait auparavant dans le monde économique que des associations de peu d'importance, que des maisons particulières qui se faisaient mutuellement la guerre et luttaient entr'elles avec acharnement pour défendre leurs intérêts respectifs et l'emporter sur leurs rivales. De là, toute une législation en rapport avec les besoins de la situation.

Il y avait des procès de maison de commerce à maison de commerce, d'association à association. Tout cela se débattait tant bien que mal devant les tribunaux, en dehors de la société qui n'en était nullement affectée. Il pouvait se produire de ci de là quelques ruines, mais elles étaient compensées par les fortunes qui s'élevaient du côté opposé et les affaires n'en continuaient pas moins leur train ordinaire.

Aujourd'hui, il en est tout autrement. La société économique a complètement changé de fondement et de nature. Il s'est formé d'immenses associations qui ont absorbé les intérêts individuels.

La lutte n'a plus lieu entre maisons et maisons, entre associations et associations, mais entre deux mondes ennemis qui sentent toute leur puissance, se paralysent l'un l'autre et arrêtent toutes les affaires. C'est l'intervention de ces deux puissants ennemis, que la loi n'a pas prévue et qu'elle ne peut atteindre, qui a engendré tous les maux dont nous souffrons aujourd'hui. Il y a là une plaie nouvelle qui ronge la société moderne, qui ne peut être guérie que par un traitement nouveau. Comment nos hommes d'Etat n'ont-ils pas compris jusqu'ici et n'ont-ils pas tenté d'établir une législation en rapport avec cet état de choses? C'est ce qu'il est difficile de comprendre.

Il n'y a qu'une explication possible à cet aveuglement: la politique. Sans l'intervention de cette puissance funeste, il y a longtemps que l'arbitrage serait établi parmi nous et aurait rendu la paix à la société économique américaine qui en a si grand besoin.

LA

FORTUNE FRANÇAISE

—A—

L'ÉTRANGER.

Une part importante de la fortune nationale de la France est représentée par les capitaux que les Français ont engagés à l'étranger, soit en établissant hors du territoire national le centre de leurs affaires, soit en étendant au delà de leurs frontières leurs opérations commerciales ou industrielles, soit en faisant fructifier leur argent dans les entreprises lointaines ou les emprunts étrangers.

Il était intéressant de rechercher à combien pouvaient se monter les capitaux ainsi engagés par eux hors de France.

En Europe, la France a engagé vingt et un milliards. Le pays qui "consomme" le plus de capitaux français est la Russie: leur total est de six milliards 966 millions.

Puis, vient l'Espagne, avec deux milliards 74 millions.

Et l'Autriche-Hongrie, avec deux milliards 850 millions.

Voici pour les autres pays.

En Europe. — Portugal, 900 millions; Angleterre, un milliard; Belgique, 600 millions; Luxembourg, 62 millions; Pays-Bas, 200 millions; Danemark, 131 millions; Norvège, 290 millions; Suède, 123 millions; Allemagne, 85 millions; Suisse, 455 millions; Monaco, 158 millions; Italie, 1,430 millions; Roumanie, 438 millions; Bulgarie, 48 millions; Serbie, 201 millions; Grèce, 282 millions; Turquie d'Europe et fonds turcs, 1 milliard 618 millions.

En Asie, la fortune française est engagée pour un milliard 121 millions, qui se décomposent ainsi: Turquie d'Asie, 60 millions; Perse, 2 millions; Asie anglaise, 22 millions; Siam, 10 millions.

En Afrique, le total atteint 3,693 millions, ainsi répartis:

Abyssinie, 32 millions; Egypte, 1 milliard 436 millions; Tripoli, 1 million; Tunisie, 512 millions; Maroc, 6 millions; Canaries, 2 millions; Etat du Congo, 72 millions; Afrique anglaise, 1,592 millions; Afrique portugaise, 40 millions.

En Amérique, la France a un capital de 3,072 millions, soit aux Etats Unis, 600 millions; au Canada, 138 millions; à Terre-Neuve, 20 millions; au Mexique, 300 millions.

Pour l'Amérique centrale:

Centre-Amérique, 42 millions; Cuba, 126 millions; Haïti (île d') 78 millions; Porto-Rico, 34 millions; Antilles anglaises, 10 millions.

Pour l'Amérique du Sud:

Guyane anglaise, 1 million; Vénézuela, 130 millions; Colombie, 246 millions; Equateur, 5 millions; Pérou, 107 millions; Bolivie, 70 millions; Chili, 226 millions; Argentine, 823 millions; Uruguay, 219 millions; Paraguay, 1 million; Brésil, 696 millions.

En Océanie, Insulinde, aux Philippines, 57 millions.

En résumé, des capitaux français engagés à l'étranger atteignent l'imposant total de "29 milliards 855 millions".

Longue attente.

On connaît l'histoire du fameux planton qui avait été placé de faction près d'un banc qu'on venait de repeindre. Quelque trente ans plus tard, la faction existait encore; mais il y avait déjà longtemps que le banc, lui, n'existait plus.

Ceci n'est peut-être qu'une malicieuse légende. Mais cette légende, s'il faut en croire un de nos confrères, serait presque de l'histoire au musée de Saint-Germain.

Il y avait peu de temps que ledit musée avait été inauguré, lorsqu'un soir Napoléon III se présenta pour en visiter les salles. Personne n'était là pour le recevoir.... L'administration, fort ennuyée, décida qu'à l'avenir un gardien resterait chaque soir, après le départ de ses camarades.

Depuis lors, le planton de Napoléon III existe toujours: il attend.... l'Empereur.

Un appel des généraux boers.

Les généraux boers ont lancé un manifeste intitulé: "l'Appel des généraux boers au monde civilisé" et disant:

Il est encore présent à la mémoire du monde comment les Boers, après une lutte effrayante de plus de deux ans et demi, ont été enfin obligés d'accepter, par l'entremise de leurs délégués à Vereeniging, les termes de paix qui leur ont été soumis par le gouvernement du roi Edouard VII. En même temps, ces délégués nous chargèrent de nous rendre en Angleterre pour faire, en premier lieu, appel au nouveau gouvernement en vue de soulager l'immense détresse régnant partout dans les nouvelles colonies. Si nous ne réussissions pas, nous ferions appel à l'humanité du monde civilisé pour obtenir des contributions charitables. "Puisque jusqu'ici nous n'avons pas réussi à obtenir du gouvernement anglais de secourir notre peuple plus amplement, et la détresse étant indescriptible, il ne nous reste qu'à nous adresser aux peuples de l'Europe et de l'Amérique.

Pendant les journées critiques que nous avons traversées, il nous a été doux, à nous et aux nôtres, de recevoir continuellement des marques de sympathie de toutes les contrées. Les appuis, tant pécuniaires que d'autre nature, venus de toutes les parties de la terre pour les femmes et les enfants dans les camps de concentration et pour les prisonniers de guerre, ont contribué infiniment à soulager le sort de ces pauvres malheureux, et nous saisissons cette occasion pour adresser des remerciements chaleureux, au nom du peuple des ex-républiques, à tous ceux qui, dans le passé, nous ont secourus charitablement. Le petit peuple boer ne saurait jamais oublier les secours reçus aux heures nombres de ses souffrances.

Le peuple des Républiques était prêt à sacrifier tout pour son indépendance. Maintenant que la lutte est terminée, le peuple est totalement ruiné. Quoique nous n'eussions pas l'occasion de dresser un état exact de la destruction commise, "nous avons la conviction, basée sur notre expérience personnelle, qu'au moins 30,000 maisons et fermes et aussi nombres de villages ont été incendiés ou détruits par les Anglais pendant la guerre. Nos demeures, avec le mobilier, ont été incendiées ou détruites, nos villages abattus, tous les ustensiles agricoles ont été brisés, les moulins ont été détruits, tout animal vivant a été enlevé ou tué. Rien ne nous reste, hélas! Le pays est dévasté". La guerre fit de nombreuses victimes. Le pays retentit des pleurs des orphelins et des veuves délaissées. En outre, il n'est pas besoin de rappeler les énormes ressources nécessaires à l'éducation des enfants des burghers. Dans notre grande détresse, nous nous adressons au monde avec la prière de secourir, par des contributions charitables, les veuves, les orphelins, les invalides et les autres nécessiteux, et de procurer un enseignement satisfaisant à nos enfants.

Nous faisons allusion aux conséquences terribles de la guerre pour porter à la connaissance du monde nos grands besoins, mais nullement pour soulever les esprits à nouveau. Maintenant, le glaive repose dans le fourreau, mais la misère sera immense surtout pendant un long hiver. Les dégâts causés par la guerre sont indescriptibles, de sorte que les petits secours que l'Angleterre fournira suivant les termes de la reddition, fussent ils dix fois plus importants, seront absolument insuffisants même pour couvrir seulement les pertes de la guerre. Les veuves, les orphelins, les invalides, les nécessiteux pour qui seuls nous faisons cet appel en recevront peu et, dans la plupart des cas, rien du tout. Toutes les contributions seront versées au fonds qui sera intitulé: "Fonds général de secours aux Boers", et elles seront appliquées exclusivement aux besoins des personnes auxquelles elles sont destinées. Nous sollicitons la coopération cordiale des comités existant dans les différents pays de l'Europe et de l'Amérique. Nous sommes sur le point de visiter ces pays successivement dans le but d'obtenir une réorganisation satisfaisante.

Ce manifeste est signé par les généraux Botha, De Wet et Delarey.

Mort de M. Gabriel Pascal.

Nous avons été vivement peiné hier matin, d'apprendre la mort de M. Gabriel Pascal survenue l'avant-dernière nuit à une heure très avancée.

Nous ne sommes pas renseigné quant aux circonstances qui ont entouré la mort de cet homme excellent; mais nous croirions manquer à un devoir si l'ABEILLE, dont il fut un des plus fidèles lecteurs pendant plus d'un demi-siècle, ne consacrait à sa mémoire quelques lignes, si courtes qu'elles fussent, d'un éloge mérité.

M. Pascal a dû succomber à son grand âge, car nous ne sachions pas qu'il souffrit d'aucun mal. Tout dernièrement encore il semblait avoir une inébranlable santé; il avait parcouru virilement les stades de la vie ayant fait face victorieusement aux bourrasques du sort, et après bien des épreuves, des revers de fortune, des effondrements, il poursuivait sa voie dans le calme, la sérénité, en vrai philosophe.

Chez M. Pascal, l'âge n'avait pas refroidi ni gêné les affections, car jusqu'à son heure dernière il conserva toutes ses tendresses; son foyer lui valait bien des apaisements, ses seules joies.

Bien qu'il ne se mêlât jamais de politique, la fibre patriotique vibrait très fortement en lui. Il répondait promptement aux appels de son pays. En 1874 et en 1877, lorsque les citoyens dûrent renverser un gouvernement devenu par trop odieux, on vit M. Pascal épauler le mousquet et marcher dans les rangs des soldats-citoyens d'un pas aussi élastique que celui des jeunes qui l'entouraient et auxquels il donnait un si noble exemple de vertu civique.

M. Pascal était cependant arrivé à un âge qui lui permettait de se soustraire à ce pénible service; mais non, il estimait que tout homme en état de défendre son foyer devait apporter son effort à la cause commune, cause sacrée entre toutes.

Chez le doux vieillard qui a comme lui franchi une période aussi longue, les souvenirs sont aussi des catacombes où il descend pieusement pour y revoir les autels dressés à ses morts, à tous ceux qu'il a aimés et que le temps a emportés.

M. Pascal est aujourd'hui couché sous la pierre d'un tombeau, qu'il y dorme en paix.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Ralph Stuart poursuit la série de ses succès au Grand Opera House dans "Tennessee's Pardner", avec M. Stuart et Miss Weller dans les deux principaux rôles.

Demain, vendredi, matinée comme à l'ordinaire.

THEATRE TULANE.

Il y a eu hier, au Tulane, une grande matinée à 1 heure. Miss Amelia Bingham et son excellente troupe y donnaient, une fois de plus, "A Modern Magdalen", une des meilleures productions dramatiques du répertoire actuel. Comme depuis le commencement de la semaine, l'interprétation a été irréprochable et a valu de chaleureux bravos à l'étoile principale ainsi qu'à ses dignes satellites. Même pièce, même succès jusqu'à la fin de la semaine.

THEATRE CRESCENT.

Le Crescent, d'ordinaire si gai, est, cette semaine, sorti à l'improviste de ses habitudes; il s'est lancé dans le grand drame, et bien lui en a pris.

"Human Hearts" lui a porté bonheur. Dans les circonstances actuelles une excursion dans le mélodrame un peu sombre fait diversion et attire la foule.

THEATRE AUDUBON.

Le Théâtre Audubon est en veine de succès, en dépit des circonstances défavorables, grâce à la troupe Baldwin-Melville qui interprète d'une merveilleuse façon la charmante comédie-drame intitulée: "A Young Wife".

Vendredi, il y aura matinée comme à l'ordinaire. Nous comptons bien y pouvoir constater une chambrée complète.

ST. CHARLES ORPHEUM.

L'Orpheum est, sans contredit et par excellence, le théâtre des variétés. Nulle part en effet, les scènes ne sont aussi variées, aussi nombreuses que celles qu'il nous offre chaque jour.

On en peut juger, rien que par la liste suivante qui est vraiment curieuse:

Hickey et Nelson Klein, Ott et Nickerson, Harry Thompson, Madge Fox, Godfrey et Compagnie, Lee et Chapman—de quoi faire en une seule soirée les frais de deux représentations.

L'ESPRIT DES AUTRES

Calino sort du théâtre et réclame son pardessus au vestiaire.

—Votre numéro? demande l'ouvreuse.

—Mon numéro, cherchez le dans la poche de mon paletot... je l'y ai mis pour ne pas le perdre.

Au café, on parle de la manie qu'ont certaines gens de dire: "mon boucher, mon épicier, etc."

Le bohème X...., haussant les épaules:

—C'est comme si je prenais l'habitude de dire: "mon huissier!"

Buvez la "Sparkling Abita Waters" $1.60 la douzaine de bouteille livrée, à domicile.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12...Un an | $6.....6 mois $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois $3.80...3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.50..6 mois $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TITES SUR EXPRESS.

à l'abattre comme une bête malfaisante.

Le visage de Fleur-de-Rosée avait raconté son histoire; les paroles, désormais, étaient inutiles.

—Si je ne t'avais pas dit que Harry te demandait, fit le sang-mêlé, tu ne serais pas venue.

—Et, maintenant, il est revenu, tu le sais? dit-elle. Crois-tu qu'il te pardonne le mal que tu m'as fait?

—Oui, il est revenu, fit négligemment Manoël, en se rapprochant de son arme qu'il voyait scintiller sur la pierre mouillée.

Elle le laissa faire, comme sans y prendre garde.

Au moment où il se baissait, d'un bond de panthère, elle sauta sur lui, enfonçant dans le cou du criminel le couteau à scalper des vengeances ancestrales.

Il roula sur lui-même et tomba dans le gouffre.

Elle resta immobile sur la pierre ses mains vides brillant dans la poussière irisée de gouttelettes d'eau; son châle était tombé derrière elle, un grand arc-en-ciel lunaire l'entourait d'une auréole surnaturelle.

—Fleur-de-Rosée! cria Harry en courant vers elle.

Elle se baissa pour ramasser le châle des veuves qu'elle ramena sur sa tête d'un geste lent, puis elle écarta le jeune maître.

—Ne me touchez pas, dit-elle. Vous êtes vivant, maître Harry, que Dieu soit loué! Moi, je ne suis plus de ce monde.... Adieu.

Elle courut vers le gouffre, mais la pierre polie était humide; elle tomba. Il la releva et l'emporta comme une enfant, sans qu'elle lui opposât de résistance.

—Qu'as-tu fait? lui dit-il, avec un mélange d'horreur et de pitié.

—Il m'a emmenée, répondit-elle, à moitié suffoquée.... Laissez-moi, maître; je vous obéirai, laissez-moi marcher. Vous ne savez pas le chagrin que vous me faites quand vous me portez dans vos bras.

Il la mit à terre, si légère et si frêle, si douloureuse à voir, avec son visage plein de choses tragiques.

—Il m'a emmenée, reprit elle, dans une maison où il disait que vous étiez blessé, que vous me demandiez, que vous ne vouliez être soigné que par moi....

Harry frissonna.

Oh! que n'avait-il été jusqu'au bout de sa défense, lorsqu'il lui avait dit de ne parler à personne.

Que n'avait-il nommé l'infâme?

—J'ai cru entendre gémir, reprit la jeune fille, j'ai cru entendre mon nom dit par vous, je suis entrée.... et maintenant ni homme, ni femme ne doit plus me regarder, parce que je ne suis ni fille, ni femme, mais seulement une créature perdue et souillée.

—Oh! pauvre petite! sanglota Harry, en la prenant par les épaules, la pressant sur son cœur comme un jeune animal blessé. Tu m'as trop aimé, et c'est pour moi que tu t'es sacrifiée! C'est ma faute, Fleur-de-Rosée, pardonne-moi!

—Vous pardonner, quoi? fit l'Indienne en se dégageant de ses bras si chers, qu'elle sentait sur sa poitrine plus lourds et plus froids que le marbre. Le mal irréparable est fait, mais le criminel est puni. Ma race est vengée. Je puis mourir. Personne n'a plus besoin de moi depuis que ma maîtresse est dans le cimetière.

Elle parlait lentement, les dents serrées, avec un reste de colère et d'amère rancune. Harry songea tout à coup que cette enfant avait tué. Cette douce et fragile Fleur-de-Rosée avait tué un homme, et, chose étrange, il n'en ressentait pas d'horreur, seulement une impression d'inquiétude.

—Je voulais le faire, moi, se dit-il, elle m'a devancé. C'est seulement dans notre civilisation que la femme ne doit pas tuer, pas même celui qui s'est montré envers elle le dernier des lâches! Elle a obéi à la tradition des siens. De quel droit la blâmer?

—Comment t'es tu sauvée? demanda-t-il en marchant auprès d'elle, en se dirigeant vers la lumière électrique.

—Il a eu peur, je crois, et m'a ouvert la porte..... J'aurais voulu le tuer là tout de suite, mais je n'avais pas d'arme et il est plus fort que moi. Je me suis enfuie sur le champ, craignant seulement qu'il ne voulût me reprendre. S'il avait essayé, je l'aurais étranglé avec mon mouchoir de soie dès qu'il aurait dormi. J'ai regagné les villages indiens. Mon grand-père était un Sachem; les miens m'ont reconnue et saluée. Ma tortue bleue m'a servi à quelque chose, fit-elle en montrant son léger tatouage. Je suis restée un peu avec eux, j'ai travaillé et puis je suis venue vendre ici mes ouvrages et tout à coup, ô maître Harry, j'ai appris, j'ai lu dans le journal que vous étiez vivant, que vous étiez revenu.... Je serais allée à La Ferme aujourd'hui même, car j'ai gagné de l'argent par mon travail; je puis payer le chemin de fer, ajouta-t-elle avec un orgueil enfantin.

—A La Ferme? répéta Harry, qui ne voyait pas très clair dans les détours de cette petite âme obscure.

—Je ne me serais pas montrée; vous pensez bien que je n'en aurais pas eu le courage! Mais je me serais cachée et je vous aurais vu passer....

Elle s'arrêta, prise d'une insurmontable angoisse.

—On dit aussi, reprit-elle, croyant que Harry ne pouvait ou n'osait l'aider à débrouiller le fil de ses idées, on a imprimé que vous allez vous marier avec votre jolie cousine.... C'est Mlle Annie qu'on l'appelle, n'est ce pas?

Les yeux sombres de l'Indienne s'étaient voilés d'une rosée de larmes; l'éclat de leur indignation, de leur généreuse colère, se perdait sous les pleurs.

—C'est vrai, dit Harry, non sans hésitation ni même sans frayeur.

—Eh bien! j'aurais voulu la voir. Elle doit être bonne, puisque vous l'aimez.... Avant.... avant d'aller rejoindre mes pères j'aurais eu du plaisir à reposer mes yeux sur le visage de celle que vous aimez, maître Harry. Elle est heureuse, celle-là! et elle sera heureuse.... Voudrez-vous lui dire que la pauvre Fleur-de-Rosée lui a donné, avant de mourir, sa part de bonheur en ce monde?

—Mais, petite, fit Harry, secoué par un sanglot réprimé, nous ne te laisserons pas mourir. Dis-moi seulement pourquoi tu n'es pas partie pour La Ferme, ce matin, et comment je te trouve ici, ce soir?

—J'avais promis de finir de l'ouvrage et de le reporter, fit-elle simplement. Je devais tenir ma parole, n'est-ce pas? Et comme je sortais de la maisonnette, tantôt, je vous ai vu descendre de wagon avec M. John Bruce.

—Comment connais-tu mon oncle? fit Harry de plus en plus bouleversé....

—Il était venu à La Ferme pour.... pour les funérailles.... pardonnez moi, maître Harry, je ne veux pas vous faire de chagrin, je vous assure....

—Je te crois, dit il, en reprenant possession de lui-même. Alors tu nous a vus....

—Je vous ai vus..... et j'ai compris ce qu'on lit dans les livres de piété, lorsqu'il est dit que les Saints ont vu le ciel s'ouvrir.... Le ciel s'est ouvert pour moi quand vous êtes apparu, maître Harry. Je ne regretterai rien sur la terre!

—Tais-toi, ne parle pas de cela, fit il en lui serrant fortement la main. Mais lui, ce Manoël, où l'as-tu trouvé?

—Il vous suivait, répliqua-t-elle. Il ne me croyait pas là, allez! Il eût été plus prudent s'il l'avait su, car personne n'ignore que les filles des Sachems sont capables de tout pour se venger, quand un Blanc les a outragées. Mais il ne songeait qu'à vous. Il a du se repentir plus d'une fois, allez, maître Harry, de ne pas m'avoir tout à fait tuée, pendant que j'étais incapable de me défendre et, vraiment je ne sais pourquoi il ne l'a pas fait!.....

—Je le sais bien, moi, fit Saint Mesmin pensif. Je lui avais raconté des histoires, un jour sur la route, dont il était resté tout tremblant, et enragé de colère contre moi... Des histoires qu'on dit à la veillée, tu sais bien!

—Des histoires de sorcières? demanda gravement Fleur-de-Rosée. Mais j'ai reçu le baptême, et je suis bonne chrétienne.

—Il pouvait te croire sorcière malgré cela. Ceux qui n'ont ni foi ni loi pour eux-mêmes ne croient pas à la foi des autres.

—C'est vrai! fit la jeune Indienne en baissant la tête. Je comprends maintenant qu'il m'ait laissée partir..... mais pourquoi vous en voulait-il? à vous, maître, si doux, si bon, si généreux.

—Il pensait bien que tu me raconterais l'affreuse histoire un jour ou l'autre....

Le visage de Fleur-de-Resée se couvrit d'un rouge sombre. En effet, cet impie n'avait-il pas osé dire qu'elle ressentait une passion pour son beau jeune maître.... En ce cas, quoi de plus naturel pour la victime que de s'adresser à celui qu'elle aimait pour obtenir vengeance!

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR; GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et ne n'en prendre aucun autre.

Vingt-Cinq Cents la Bouteille.